

Il y eut entre eux un moment de silence. Car ces pauvres gens connaissaient assez tout ce que la guerre a d'effroyable pour les humbles que la gloire écrase en courant sous son char.

—Enfin, reprit le vieillard, puisse-t-il vivre en des temps meilleurs que ceux-ci. Car, depuis des années, c'est à jalouser ceux qui ont eu la chance de partir avant nous !

Le jour baissait. Le vieillard fut le premier à s'en apercevoir.

—Ma fille, dit-il, voici l'heure de nous en aller. On ne nous souffrirait pas longtemps, car nous sommes ici des bouches inutiles, et tu sais comme moi que le pain et la viande y sont rares.

Et puis, comme il voyait que la seule idée de leur départ bouleversait son fils, il ajouta pour le distraire un peu :

—Je vois qu'on va tirer ta pièce. Demande donc à celui qui tient la mèche de me laisser mettre le feu. Ça me rappellera l'ancien temps où, comme toi, j'étais canonnier.

Pierre s'approcha du canon avec son père et parla au soldat qui tendit la mèche au vieil invalide :

—Volontiers, l'ancien, dit-il, si ça peut vous être agréable.

Au commandement : "Haut la mèche," le vieux se redressa comme autrefois.

—Feu ! cria l'officier.

Le canon tonne et se cabre. Mais en même temps, un boulet venu de la ville frappe la pièce et, ricochant, coupe le vieillard en deux et fracasse la poitrine du fils. Le vieux